

DU MAL ET DE LA BANALITE

*« Les penchants ressemblent aux chiens
Dans lesquels sont endormis le Bien et le Mal »
Molavi (poète mystique iranien 1207-1273)*

L'orchestre symphonique azuréen, que j'ai l'honneur de présider, a donné le 20 juin 2015, un concert à Brignoles sous la direction de Roland Audibert. Cet évènement m'a renvoyé à des souvenirs qui remontent à l'année 1966.

Je remplissais à cette époque les fonctions d'interne à l'hôpital de cette petite ville qui ne comptait que 2 à 3000 habitants.

C'était une ville où les loisirs n'étaient pas nombreux. Il y avait, en dehors de l'hôpital une clinique dans laquelle exerçait le chirurgien qui était également chef de service de cet hôpital. Il y avait un bar et un terrain de tennis. J'ai voulu prendre des cours de tennis, très vite j'ai pris conscience de mon manque de talent et je me suis arrêté dès la deuxième leçon, évitant ainsi de faire perdre du temps à mon professeur et de l'argent à moi-même. Heureusement, je pouvais passer mon temps libre à la lecture et à mes exercices de violon.

Il y avait près de Brignoles une autre petite ville, Tourves, encore plus petite que Brignoles, d'où on extrayait de la bauxite. Elle était transportée à Gardane près d'Aix en Provence pour en tirer de l'alumine, à son tour transformée en aluminium.

La route nationale qui relie Tourves à Brignoles était couverte en permanence d'une poudre roussâtre, ce qui lui donnait une certaine beauté, entre deux rangées de platanes, paysage traditionnel de Provence. Lorsqu'il pleuvait, la route devenait glissante, comme si on y avait versé de l'huile. Mon co-interne et moi-même, mettions immédiatement notre tenue pour pouvoir accueillir les blessés, qui ne tardaient pas à arriver à l'hôpital.

C'est ainsi que nous travaillions ensemble les jours de la semaine. Si les blessés étaient gravement atteints, c'était le chirurgien en personne qui arrivait pour diriger leur prise en charge.

Les week-ends, nous étions de garde à tour de rôle. Parmi nos fonctions figurait la signature des certificats de décès lorsque les blessés de la route arrivaient morts à l'hôpital.

Je m'en souviens, nous étions rémunérés 15 francs pour chaque signature. Les jours où il pleuvait, nous signions en moyenne 1 à 3 certificats de décès.

Le lundi matin, lorsque l'interne absent le week-end reprenait ses fonctions, la première question qu'il posait à l'autre était « combien de feuilles as-tu signé ? ». Aussi scandaleux que cela puisse paraître, je l'avoue aujourd'hui, après plus de 40 années d'exercice, il y avait une certaine jalousie lorsqu'on apprenait que l'autre avait signé plus que soi même la semaine précédente. Eh oui ! Nous oublions que derrière les 15 francs que nous allions toucher, c'est une vie qui était brisée, sans parler de la souffrance des membres de sa famille. Ce n'est que des années plus tard, lorsque j'ai

lu *Le massacre des aliénés* de Ternon et Helman, que j'ai ressenti comme un choc. Dans la lettre adressée à sa fiancée de l'interne travaillant dans un des camps de concentration, il y avait plein d'amour. Ce dernier ne paraissait nullement inhumain. Il disait qu'elle lui manquait et qu'il pensait beaucoup à elle etc.... Il parlait aussi de son travail qui l'occupait beaucoup. Mais qu'était ce travail ? Il consistait tout simplement à conduire dans les chambres à gaz les jeunes malades mentaux sur l'ordre d'Himmler, dans le cadre du plan appelé T5.

Ce jeune interne s'était habitué à son travail. Il ne faisait rien d'autre que son travail. Les malades ou handicapés mentaux étaient sélectionnés suivant des critères « pseudo scientifiques ». Une fois que les « sélectionnés » arrivaient au centre T5, l'interne n'avait plus qu'à exécuter son travail. Il ne se posait pas de question sur le sens « des vies inutiles » qui les avaient conduits dans ce centre. Lui, n'était qu'un exécutant un « honnête allemand » qui ne faisait qu'obéir aux ordres et il était heureux de toucher son salaire à la fin du mois. Un peu comme mon collègue et moi-même lorsque nous touchions nos 15 ou 30 francs. Pourquoi nous n'avons rien fait pour dénoncer la dangerosité de ce tronçon de la route ? Certes, on nous demandait de ne pas en parler « ce n'était pas bon pour la réputation du coin ». Mais nous aurions pu nous révolter et nous n'avons rien fait. Nous n'étions pas des héros, nous étions des « gens ordinaires ».

Je sais que lors du procès d'Eichmann, beaucoup de juifs en Israël ont été scandalisés par les idées d'Anna Arendt développées dans un livre « La banalité du mal ». En effet, Anna Arendt, elle-même juive, avait été surprise en voyant Eichmann. Elle s'attendait à voir un monstre. Elle vit un individu médiocre, pire, un homme ordinaire qui parlait avec une indifférence affective, de la plus grande tragédie de l'Histoire. Il s'exprimait d'une manière méthodique, banale et justifiait ses actes en expliquant qu'il ne faisait qu'exécuter des ordres. Il n'était donc pas coupable.

Anna Arendt pensait que, des héros il n'y en a pas beaucoup. La majeure partie des gens sont plutôt ordinaires. Si des juifs n'avaient pas obéi dans les camps, il y aurait eu beaucoup moins de victimes. Mais ces « juifs » aussi étaient des gens ordinaires, qui, pris dans des circonstances exceptionnelles, avaient agi de la manière la plus ordinaire qui soit. Ils n'avaient pas la prétention d'être des héros.

Le responsable était cette guerre qui obéissait à l'idéologie nazie, et sûrement pas les victimes.

Lorsque j'ai eu l'idée d'écrire cet article, je suis tombé sur la correspondance entre Einstein et Freud, traduite de l'allemand par Brigitte Bergmann. C'est à partir de cette traduction que je tire l'essentiel de ce qui suit. Le titre en est « Pourquoi la guerre ? ».

Sous le choc de la guerre 14-18 et ses conséquences, Freud et Einstein redoutaient ce qui, hélas s'est avéré exact avec une autre guerre 40-44 autrement plus meurtrière ! Einstein souhaitait avoir l'avis de Freud sur les raisons psychologiques de la guerre. Cette préoccupation a été à l'origine d'une correspondance entre ces deux génies dont la publication a été interdite en Allemagne Nazie.

« Dans sa première lettre datée du 30 juillet 1932, Einstein avoue son ignorance dans le domaine de psychologie mais avance toutefois quelques théories sur les forces qui,

à son avis, paralysent la paix. Il accuse la soif du pouvoir des dirigeants et les intérêts économiques d'un certain nombre qui arrivent à régner sur les peuples en s'appuyant sur l'enseignement, la presse et la religion. De plus, pense Einstein, que si les êtres humains vont jusqu'au sacrifice de leur vie, c'est qu'ils doivent avoir en eux un besoin de haine et de destruction ».

« Dans sa lettre de septembre 1939, Freud se montre d'accord en grand partie avec Einstein et tente de développer davantage son point de vue en parlant des relations entre le droit, le pouvoir et la violence. « Il pense que deux choses peuvent animer les êtres humains, la force et la violence d'un côté, les sentiments de l'amour de l'autre. Il confirme les pressentiments d'Einstein et dit « Nous sommes persuadés de ces tendances ». En effet, dans son livre « Au-delà du principe du plaisir » Freud ne développe-t-il pas déjà ces deux instincts, Eros et Thanatos ? Deux tendances qu'on pourrait traduire par l'attraction pour la vie et celle pour la mort. Freud ne porte pas de jugement sur ces deux tendances qui sont, dit-il, nécessaires pour la vie. La vie qui est l'équilibre entre ces deux instincts. Il n'est nullement question de pouvoir supprimer l'instinct de mort. Mais il pense qu'on peut renforcer l'instinct de vie, Eros. Tout ce qui peut améliorer les intérêts communs des êtres, éloigne la guerre. Donc les liens affectifs, l'amour, la culture, l'identification, sont des éléments qui peuvent jouer en faveur d'Eros et contrer les instincts de guerre. Concernant plus précisément l'identification « Freud pense que la racine de la guerre est un phénomène naturel qu'on doit accepter comme un aléa de l'existence. Il garde un certain optimisme puisqu'il dit « les progrès de la civilisation qui ont différencié les hommes des animaux ont engendré le meilleur et le pire. Pour lui, la guerre est une régression vers la violence primitive. Elle détruit la culture, mais elle en est en même temps à l'origine ».

Il est intéressant de noter que l'invention des armes chez l'homme préhistorique est à l'origine de la parole ou plus exactement du langage. L'homme vivait dans l'angoisse d'être attaqué par ses semblables. Il devait prévenir son clan, donc parler.

A propos de l'identification, je n'ai pas une grande connaissance sur l'influence des films et jeux vidéo sur les enfants mais j'ai été frappé en visionnant une fête au cours de laquelle un enfant égorgeait un animal en peluche devant toute une famille qui exprimait sa joie. N'est-il pas déjà là une banalisation d'ôter la vie à un animal ou tout être vivant ?

Le mot de la fin revient encore une fois à Freud qui disait: « le jour où l'homme a insulté l'autre plutôt que de lui lancer une pierre ce fut le début de la civilisation »

Docteur Alain SALIMPOUR
Septembre 2015
www.alainsalimpour.com